

A photograph of a forest stream flowing over rocks, surrounded by dense evergreen trees. The scene is captured in a vintage, slightly grainy style with a color palette dominated by greens and browns. The stream is in the foreground, flowing from the bottom left towards the center right, with water splashing over numerous dark, rounded rocks. The banks are steep and covered in thick, dark evergreen foliage. The background shows more trees, with a bright patch of light visible at the top center, suggesting sunlight filtering through the canopy.

Conservation Canada

automne 1978

La revue doit-elle persister?

Conservation Canada aide-t-elle ses lecteurs à mieux apprécier leur patrimoine naturel et culturel? Qu'en pensez-vous?

Remplissez le questionnaire qui se trouve au centre de ce numéro et faites-nous connaître votre opinion.

This is a bilingual magazine. To read the English version, please turn magazine upside-down and over.



Parcs
Canada

Parks
Canada

Table des matières

3 Kluane, un lieu éloquent pour qui sait écouter

8 La robe de feu de Mona

11 La protection de notre patrimoine mondial

13 Un regard sur l'histoire
par Madeleine Doyon

Dans un monde de changement continu, Parcs Canada a pour mission de conserver le patrimoine naturel de ce pays et d'aider tous les Canadiens à jouir de sa vaste beauté et des grandes réalisations de ses fondateurs.

Couverture : La rivière Klukshu dans le parc national Kluane (Photo Crombie McNeill).
Couverture opposée: Vallée de la rivière Slims. On aperçoit à droite le mont Sheep. Au parc national Kluane (Photo Gerry Lee).

Volume 4, n° 3, 1978

Publié par Parcs Canada avec l'autorisation de l'hon. J. Hugh Faulkner, ministre des Affaires indiennes et du Nord, Ottawa, 1978

QS-7067-030-BB-AI

Rédaction : Madeleine Doyon

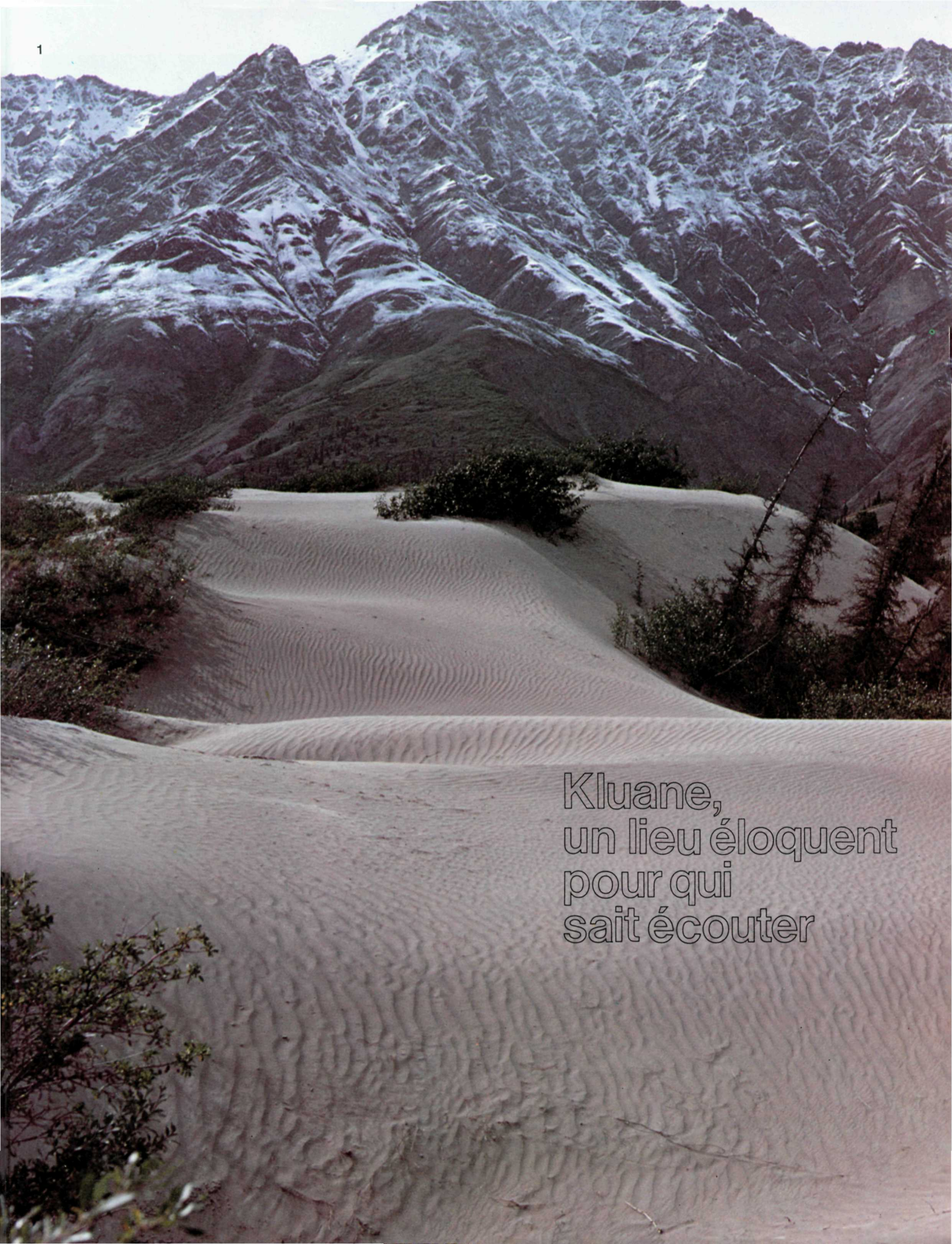
Production : Joffre Feren

Graphisme : Eiko Emori

Photos: Kluane, 1 et 2, Donn Cline; 4, T. Sziranyi; 5, Tom Kovacs; *La robe de feu de Mona*, Ted Grant; *La protection de notre patrimoine mondial*, 2, Birgitta Wallace.

A condition d'en indiquer la provenance, on peut reproduire les articles de cette publication. Pour obtenir des renseignements, s'adresser à la rédaction, *Conservation Canada*, ministère des Affaires indiennes et du Nord, Ottawa (Ontario) K1A 0H4.

©Ministre des approvisionnements et Services Canada 1978
N° de contrat: 09KT, A0747-8-1204



Kluane,
un lieu éloquent
pour qui
sait écouter



Jusqu'à tout récemment, l'histoire de la région où se trouve maintenant le parc national Kluane n'était en rien celle de l'homme. C'était une histoire de montagnes, de glaciers, de lacs provenant de la fonte des cimes et de larges vallées; de forêts boréales, de toundras et de tapis colorés faits de fleurs sauvages des hauteurs alpines qu'elles envahissent peu à peu; et, errant ici et là, de mouflons de Dall, de grizzlis et de grands orignaux.

C'est pour protéger la beauté naturelle unique et sauvage de la région qu'un parc national y a été fondé en 1974. Le parc national Kluane comprend, au coin sud-ouest du Yukon, 22 015 km² qui sont bornés à l'ouest par l'Alaska et au sud par la Colombie-Britannique. Il se trouve à 160 km de Whitehorse et la route de l'Alaska vient longer sa frontière est.

Ceux qui passent par la route de l'Alaska ne pourront qu'entrevoir tout ce que le parc comprend dans ses limites. Au loin à l'ouest se dessine le massif Saint-Elie qui, avec ses pics rugueux, semble vouloir humilier les Rocheuses par comparaison. Par temps clair,

apparaît le mont Logan (5 947 m), le plus élevé du Canada, entouré d'autres montagnes presque aussi hautes que lui. Et lorsque la route contourne le pied du mont Sheep, les voyageurs peuvent voir des mouflons de Dall paissant sur les pentes les plus basses de la montagne.

Mais c'est à l'intérieur du parc même que la nature dévoile toute sa beauté. Deux principales chaînes de montagnes dominent la région de Kluane. A proximité de la route de l'Alaska, les chaînons Klouanes forment une suite ininterrompue de pics d'une hauteur d'environ 2 400 m. A la frontière de l'Alaska et du Yukon, dépassant de beaucoup les Klouanes, se trouvent les chaînons Icefield ou massif Saint-Elie, les plus hautes montagnes du Canada, dont les sommets soutiennent les plus vastes glaciers qui existent au monde en dehors de ceux des régions polaires. En effet, les deux tiers du parc Kluane dorment sous la glace.

Entre les deux chaînes de montagnes se creuse une étroite dépression formant des vallées et des plateaux, la dépression Duke. Les plateaux et les glaciers du massif Saint-Elie sont drainés par de nombreuses rivières qui franchissent les Klouanes. Des rivières engendrées par les glaciers et des lacs

aux eaux glacées nés des montagnes tapissent le fond des vallées.

Ceux qui viennent dans la région peuvent voir des traces des larges nappes de glace du pléistocène dans la terre qui les entoure. C'est au cours de cette période que les glaciers se sont avancés, puis retirés, sculptant le magnifique relief des montagnes et laissant derrière eux d'autres formations géologiques telles que cirques et eskers, plaines d'alluvions, plages et terrasses anciennes.

Le paysage du parc Kluane est imposant, mais guère aride. Des centaines d'espèces d'arbustes et de fleurs sauvages s'y trouvent. La végétation est variée allant de la forêt à la toundra; il y a des marécages et aussi des dunes de sable.

Trois catégories de végétation se retrouvent dans la région: la forêt boréale, la végétation subalpine et la toundra arctique-alpine. La forêt boréale ne s'étend pas au-delà de 1 060 à 1 200 m d'altitude. Elle cède alors la place à des arbres plus petits; bouleaux et saules se dressent sur un tapis de

- 1 Dunes de sable le long de la rivière Slims dans le parc national Kluane
- 2 Le glacier Kaskawalsch dans le parc national Kluane
- 3 Jeux de lumières au lac Sockeye dans le parc national Kluane
- 4 Mouflon de Dall

- 1 Sand dune formation on the Slims River
- 2 Kaskawalsch Glacier
- 3 Sockeye Lake
- 4 Dall sheep

3



plantes et de fleurs. Plus haut encore, au-delà de 1 500 m, c'est la toundra proprement dite dont les pousses atteignent rarement plus de 30 cm de hauteur.

Le long des cours d'eau bordés de saules, dans les forêts et la toundra, vit la faune du Yukon. Des spécimens de la plus grande sous-espèce d'orignal en Amérique du Nord habitent les forêts et les vallées des rivières. Des mouflons de Dall paissent dans la toundra où l'on voit se détacher leurs silhouettes blanches, et des chèvres des montagnes escaladent les pentes rocheuses au-delà de la limite de végétation arborescente. Des caribous de montagne géants et des cerfs muets ont aussi été vus dans le parc.

Les abords des nombreux ruisseaux et rivières sont l'habitat des loups, des coyotes et des renards. Des grizzlis y viennent en quête de nourriture, surtout dans les vallées des rivières, qui sont aussi fréquentées par les ours noirs, les ours bruns d'Alaska, les carcajous et les lynx. Des mammifères de plus petite taille comme les lièvres d'Amérique et les écureuils spermophiles arctiques servent de proie aux carnivores, assurant ainsi leur survie.

Le parc est en outre peuplé de fauvelles, d'aigles et de faucons. Jusqu'à maintenant, on y a enregistré la présence des nids et des chants de plus de 170 espèces. Lagopèdes des saules et lagopèdes des rochers vivent sur les

pentes de la toundra. Les grives sont les hôtes des forêts et les pies celles des vallées.

Le paysage est déchiqueté, sauvage, magnifique. Pendant de nombreux millénaires, la région du parc Kluane n'a pas subi d'autre influence que celle des forces qui ont créé ses montagnes et ses vallées. Les êtres qui l'habitent ont vécu à l'abri des incursions de l'homme et ignorant tout de son existence.

Aussi peut-il paraître étrange de penser qu'il faille protéger Kluane et difficile d'imaginer qu'il soit possible de le détruire. Les chemins miniers témoignent de l'existence d'un tel danger. Les bulldozers ont déjà laissé derrière eux des sillons que l'érosion a approfondis et il n'est pas facile d'effacer les traces de l'homme dans la fragile écologie de l'Arctique.

A Kluane, les arbres mettent longtemps à pousser. La saison de croissance végétale est brève et la destruction des plantes laisse le sol entièrement exposé à l'érosion et détruit l'habitat des animaux sauvages.

Voilà certains des faits que l'homme a ignorés dans ses recherches récentes d'or et de cuivre dans la région. Les cicatrices ne peuvent disparaître et le parc ne peut être remplacé. En tant que parc national, Kluane est protégé et son incroyable beauté préservée.

4



Aux voyageurs qui y viennent, Kluane offre une occasion incomparable de connaître la nature sauvage. Les gens en quête d'aventures trouveront dans le massif Saint-Elie (chaînon Icefield) les sommets les plus abrupts au Canada. En 1967, 250 alpinistes ont participé à l'une des plus importantes expéditions en haute montagne, l'expédition du Yukon à l'occasion du centenaire qui retint l'attention des sportifs du monde entier.

Les chaînon Icefield présentent aussi un très grand intérêt au point de vue scientifique. Au cours des dernières années, des glaciologues, des climatologues, des biologistes et des hydrologues ont fait des recherches sur des phénomènes tels que l'influence des glaciers sur le temps qu'il fait et l'adaptation des petits mammifères à des milieux arctiques. L'observation des grizzlis et des mouflons de Dall dans leur milieu naturel a ouvert à l'interprétation de la vie sauvage des horizons nouveaux.

Toutefois, le parc n'est pas réservé aux seuls voyageurs assez audacieux pour braver les pics ou aux savants et aux spécialistes. Kluane, c'est loin, mais on peut s'y rendre par la route de Haines et la grand-route de l'Alaska.

On peut y camper et y pique-niquer en pleine nature au lac Kathleen, près

de la route de Haines, et de plus en plus
de gens vont dans cette partie sud-ouest
du parc qui est le plus facilement ac-
cessible. Dans la même zone, des pê-
cheurs tentent leur chance dans les

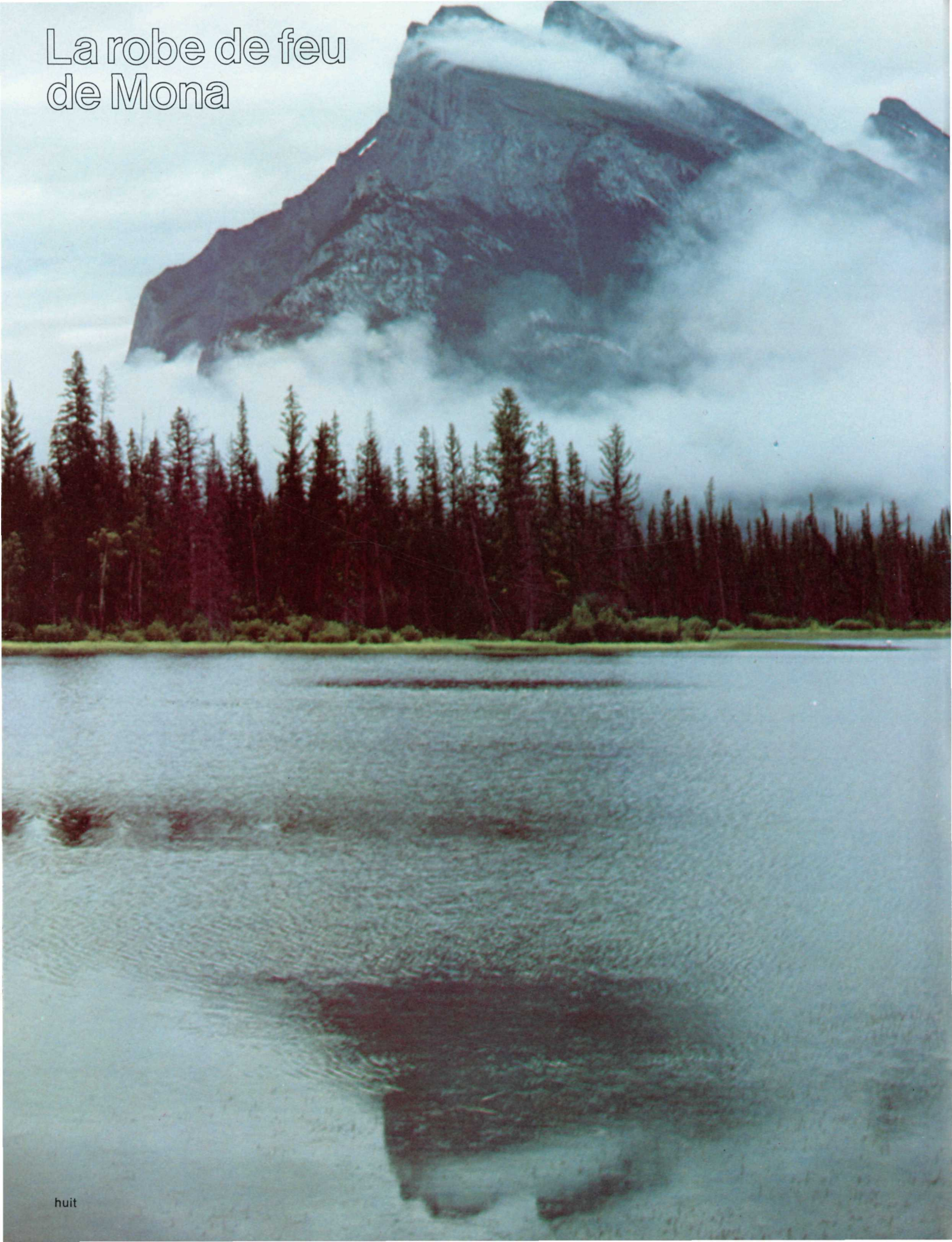
eaux glacées des lacs Mush, Bates,
Kathleen et Sockeye. D'anciens chemins
miniers mènent les curieux jusque dans
l'arrière-pays. Dans les larges vallées,
la grande abondance d'animaux sau-
vages permet à tous les voyageurs
d'apercevoir des spécimens des diver-

ses espèces qui peuplent le Yukon. De
plus, la grande variété des paysages du
parc donne aux photographes qui s'in-
téressent à la nature l'occasion d'en
capter des aspects.

Peu à peu l'histoire de Kluane se
révèle à l'homme. Elle est murmurée à
ceux qui s'y intéressent et prennent la
peine de tendre l'oreille. Inévitablement,
la technologie a laissé son empreinte
sur le paysage, mais les cicatrices sont

peu nombreuses et il n'y aura pas
d'autre blessure. Dans l'angle ouest du
Canada, le parc national de Kluane
demeurera comme un joyau.

La robe de feu de Mona



Sid Marty, garde au parc national de Banff, a pris huit mois de congé sans solde pour écrire un livre sur le service des gardes de parcs nationaux tel que son expérience le lui a révélé à lui-même et à ses collègues.

L'extrait suivant de son livre Men for the Mountains est publié en traduction française avec la permission de l'éditeur canadien McClelland and Stewart Limited, de Toronto.

Anciennement, les gardes de parcs dans les montagnes étaient d'une espèce bien à part. La civilisation les avait poussés à trouver refuge dans les montagnes comme elle y avait déjà poussé le bison, le grizzli, le wapiti et le loup. Les montagnes étaient comme une dernière forteresse pour des hommes comme Bill Peyto, qui avait tué un grizzli d'une balle dans l'œil d'un seul coup de sa carabine de calibre 22, et pour des hommes comme Frank Wells et Frank Bryant qui s'étaient tapis dans la neige comme des loups toute une nuit afin de prendre des braconniers qu'ils avaient poursuivis vingt milles en raquettes avant de les attraper. Ils montaient jalousement la garde de leurs districts isolés et, s'ils voyaient plus d'une personne l'hiver au cours de leurs déplacements, ils se plaignaient de ce que trop de vauriens venaient troubler la paix de la nature.

Nécessairement, les femmes qui épousaient de tels hommes étaient aussi résolues et autonomes qu'eux. En plus de s'occuper de la tenue du ménage en plein bois, elles devaient être capables d'aider leur homme à charger les chevaux et à réparer une ligne de téléphone. Plus tard, lorsque les gens ont commencé à venir en plus grand nombre dans les parcs, la femme devait, en l'absence de son mari, vendre les permis de pêche, répondre aux questions des visiteurs, prendre le nom des alpinistes et établir des communications par téléphone et par radio avec la ville la plus proche en cas d'urgence. Elle était officiellement reconnue par la direction des parcs, mais n'était pas payée. De fait, le gouvernement obtenait deux employés pour le prix d'un. Un garde marié pouvait voyager de façon

plus libre et plus efficace quand sa femme «s'occupait du comptoir» à la cabane d'administration du parc. Évidemment, cette femme devait être douée d'une patience infinie et, ce qui est encore plus important pour traiter avec le public, d'un bon sens de l'humour.

Nous nous sommes arrêtés pour saluer à Pocahontas l'un de nos voisins, une ancienne des montagnes qui avait surmonté tous les écueils de la vie de femme de garde sans trop d'efforts. Mona Matheson est considérée comme une fille extraordinaire par certains habitants de la région de Jasper. Elle habite une cabane près de la route Yellowhead, dans une clairière entourée de pins et de trembles d'où elle a une vue fantastique sur les montagnes qu'elle connaît depuis toujours. Bien qu'elles aient dominé son existence depuis plus de cinquante ans, les montagnes n'ont jamais dominé son esprit. Son mari, Charlie, n'est plus et elle vit seule dans leur cabane.

Mona nous rencontra à la porte et nous invita à prendre le thé avec elle. C'était pour nous la dernière occasion de lui parler pour quelques mois. C'est une femme mince et de taille moyenne, les cheveux gris et le nez mutin; elle se déplace avec une aisance et une légèreté qui démentent son âge.

Mona nous versa de grandes tasses de thé, la boisson qui délie les langues dans les montagnes.

Myrna, ma femme, était emballée par l'idée de notre départ pour la vallée Tonquin et Mona lui conseillait de ne pas écouter mes objections car elle avait déjà élevé un enfant dans le service de gardes de parcs. A cette époque-là, les hélicoptères n'existaient pas, il fallait plusieurs jours pour se rendre à un hôpital et une mère devait faire office à la fois d'infirmière et de médecin pour soigner ses enfants en cas d'urgence.

Je mentionnai Charlie et, immédiatement, son expression changea, ses yeux reflétèrent sa peine intérieure, mais ça ne dura qu'un instant.

«Charlie.» Elle répéta le nom doucement, avec une émotion dans la voix qui témoignait de l'immensité de sa perte. Toutefois, elle était prête à sa mort, car elle l'avait soigné pendant plusieurs années avant la fin.

Ils s'étaient rencontrés au lac Medicine dans le parc Jasper, où Mona et sa sœur Lisa travaillaient comme cuisinières dans un camp de touristes pour le compte de Fred Brewster, pourvoyeur de Jasper. Les gardes avaient l'habitude

d'arrêter prendre un café pendant leurs rondes jusqu'au lac Maligne ou la rivière Rocky. Dans un coin de la tente, il y avait une pile de vieilles revues pour les touristes et certains hommes les feuilletaient, faisant semblant de lire, en attendant leur café. Mona observa que Charlie était le seul garde à tenir sa revue à l'endroit. Il semble que les autres s'en servaient pour se cacher alors qu'ils dévoraient des yeux les jeunes cuisinières.

«Nous n'aimions pas la façon dont ils nous regardaient», remarqua-t-elle, et nous avons ri avec elle.

Bientôt, Mona avait décidé que Charlie lui ferait un bon mari, bien qu'il fût de seize ans son aîné et semblât être un célibataire endurci. Il ne serait pas facile de le convertir, mais Mona était déterminée. Une fois, au lac Jacques, à quatre heures du matin, elle l'aidait à rattraper ses chevaux qui s'étaient sauvés. Elle avait dû marcher et courir neuf milles en minces espadrilles, avec seulement la petite sonnette de la cloche au cou de la jument principale pour la guider. Ses pieds en avaient subi quelques engelures, mais Charlie, tout en compatissant avec elle, n'était pas tout à fait convaincu qu'il lui fallait prendre femme.

Pendant qu'il se décidait, Mona et sa sœur réussissaient à convaincre Fred Brewster de les engager comme guides à cheval. Elles avaient appris les rouages du métier en regardant faire les hommes dans le camp et en s'exerçant pendant leurs jours de congé. Après une rencontre avec le chef des gardes et le directeur du parc, qui étaient alarmés à l'idée que des femmes occuperaient un emploi qui avait toujours été du domaine des hommes, Mona et Agnes recevaient leurs permis et devenaient les premières femmes à être guides dans le parc Jasper.

«Je me demande pourquoi les femmes ne faisaient pas plus souvent de demande pour ces emplois», fit Myrna.

Mona réfléchit un instant. «Je ne le sais pas. Peut-être avaient-elles peur. Aujourd'hui c'est différent à ce qu'on me dit.»

«En un sens», dit Myrna avec un sourire, «mais en grande partie, rien n'a vraiment changé.»

«Voyez-vous, je n'ai jamais eu peur de quoi que ce soit. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi. Mon emploi de guide était très difficile et très exigeant, mais pour moi, ça en valait la peine et j'étais fière de savoir que j'étais capable de faire le travail.»

Les sœurs étaient censées seulement servir de guides pour les touristes lors des expéditions à cheval dans les bois et Brewster devait leur fournir des hommes pour charger les chevaux et en prendre soin. Toutefois, ces hommes ne se sont jamais montrés. Mona n'a pas dit pourquoi, mais comme je connais un peu les cowboys, je me demande s'il n'y avait pas là un peu de complicité masculine. On voulait probablement savoir si les sœurs étaient capables de venir à bout de tout le travail impliqué par leur emploi et non simplement de se promener à cheval. C'était un travail d'homme, chacune devait s'occuper de charger, atteler et guider les chevaux pour deux groupes, soit un total de trente-cinq bêtes. Elles se levaient chaque matin avant quatre heures afin de rassembler, de nourrir, de seller et de soigner les chevaux. Elles devaient également emballer la nourriture et l'équipement des touristes, qui pouvait tout comprendre, à partir des pots de chambre jusqu'aux moteurs hors-bord. Elles se voyaient à l'occasion dans le camp au cours de l'été, le reste du temps, elles travaillaient seules, guidant les touristes et chargeant les chevaux chacune de son côté.

Mona, ancienne cuisinière, travaillait de longues heures dans son nouveau poste enviable de guide en chef, pendant que le nouveau cuisinier du camp s'assoyait sur un billot et l'observait avec intérêt. Un gros paquet dans les bras, la petite guide devait monter sur une souche pour atteindre le dos d'un gros cheval. Elle pouvait soulever toutes les boîtes à l'exception des moteurs hors-bord pour la pêche au lac Maligne. Les moteurs pesaient 200 livres, mais le cuisinier de Mona, un grand gaillard, les hissait sur le cheval pour elle sans difficulté.

«Du travail d'équipe», souligna Myrna, me jetant un regard significatif.

«C'est ça», répliqua Mona. «S'il pouvait les soulever, je pouvais les attacher, et s'ils étaient bien attachés, le cheval pouvait les transporter.»

J'observai Mona avec un respect nouveau. La clé du succès dans le maniement des chevaux a toujours résidé dans l'adresse du cavalier et non dans sa force. Par contre, étant de bonne taille et me rappelant un épisode assez difficile avec deux chevaux, j'étais un peu bouleversé d'entendre Mona décrire de façon modeste comment elle chargeait de dix à quinze chevaux à la fois.

Charlie aussi avait été impressionné et ils avaient fini par se marier.

Le talent de Mona pour les nœuds diamants a été utile à maintes reprises, mais c'est au cours de l'été sec et chaud de 1935 qu'il a été indispensable. Charlie et Mona s'étaient installés cet été-là au lac Maligne, à trente-deux milles au sud-est de Jasper.

«Nous nous étions rendus à l'étranglement du lac en bateau, un dimanche. Vers midi, Harry Phillips, du camp au nord, nous arrive à toute vitesse sur son bateau qu'il avait équipé de deux moteurs hors-bord. Ils nous apprend qu'un incendie s'est déclaré au tournant du fer à cheval.»

Le tournant du fer à cheval se trouve sur la rivière Maligne entre le lac Maligne et la rivière Athabasca, à environ quinze milles de l'étranglement, dix sur l'eau et cinq à cheval. Ils descendent le lac le plus vite possible. Charlie prend des outils et deux chevaux et disparaît à toute vitesse à cheval dans le sentier. En une heure, il mesure le périmètre du feu et se rend compte qu'il ne pourra le contenir seul. Il a avec lui son poste de champ et, par conséquent, il monte à un arbre pour le rattacher aux lignes téléphoniques et appeler Jasper.

Un chaos total règne dans le bâtiment de l'administration. Seize incendies se sont déclarés ce jour-là et tous les hommes sont occupés à les combattre. Le garde en chef conseille à Charlie de faire de son mieux et promet de lui envoyer une équipe dès le lendemain. Charlie combat le feu toute la journée et tard dans l'après-midi, à bout de forces, il appelle Mona pour lui demander de lui amener ses chevaux avec des tentes, son tipi, des couvertures et suffisamment de provisions pour nour-

rir vingt hommes pendant trois jours. Seul avec le feu qui se répand rapidement, Charlie est chanceux d'avoir pour femme une cavalière comme Mona, qui peut s'occuper de cette tâche sans son aide.

Les chevaux paissaient dans les collines Opal, un pré élevé situé au-dessus du lac Maligne dans l'ombre du pic Leah de 9 000 pieds de hauteur. Mona travailla le plus rapidement possible, mais il était déjà sept heures du soir avant que les animaux ne fussent dans le corral et qu'elle pût commencer à les seller. Rassembler l'équipement était assez long, car il était relativement difficile d'emballer le tissu lourd du tipi, les tentes volumineuses des équipes, les boîtes de conserve, les couvertures de laine et les outils pour combattre l'incendie. Le travail devait être bien fait. Il est dangereux d'avoir un chargement qui glisse dans le sentier, surtout dans le noir. Mona travailla dans la nuit, à la lueur d'une lanterne, ajoutant à la fin des seaux de graisse de 25 livres vides, qui serviraient de pots de cuisson pour la grande équipe.

Tard cette nuit-là, elle sortit la file de chevaux du corral, descendant le long de la rivière Maligne qui la guidait comme un tapis étoilé dans le noir. Elle lâcha la bride de la jument et elle penchait la tête afin d'éviter les branches basses dans le sentier. Peu avant l'aube, elle arrivait dans un petit pré et tout à coup, une bouffée de chaleur monta du sol. Un lac de feu s'étendait devant elle; il n'y avait pas de flammes, seulement des braises éparpillées sur le sol comme des étoiles tombées du ciel. Un bruit métallique se fit entendre et une ombre passa sur les charbons ardents, de petites langues de flammes s'élevant au passage.

«Un vrai enfer, n'est-ce pas?» lança Charlie, puis il ajouta: «Merci, Mona.»

Ils ont commencé à installer le camp à l'aube. L'équipe est arrivée par bateau de la tête du lac Medecine, tôt ce matin-là, et Charlie secoua la tête en les apercevant. Ce n'était que des gamins, le plus vieux n'ayant qu'environ dix-sept ans. Charlie demanda à Mona de rester pour faire la cuisine, car l'administration n'avait pas envoyé de cuisinier. Elle accepta.

«Nous n'avions pas de tente-cuisine, pas de poêle non plus. Comme table, nous nous servions d'un revêtement des bagages que nous étendions sur le sol. Je cuisais tout dans les seaux de vingt-cinq livres sur le feu découvert. Quel travail! Je devais m'occuper toute seule de nourrir trois équipes de pompiers trois fois par jour. Le feu a brûlé tout un mois. Il passa le dessus d'une montagne et versa dans un trou aveugle.»

Pendant qu'elle parlait, je croyais voir le camp, les garçons sales et épuisés étendus sur le sol, les pots noircis fumant au-dessus du feu et les taons et les maringouins formant un nuage tourmenteur. J'imaginais Mona sortant de la couverture dans le tipi avant l'aube afin d'allumer son feu pour le déjeuner et travaillant tard dans la soirée, la fumée des trente jours de travail lui picotant les yeux.

«Combien t'ont-ils payée pour ça, Mona?» lui ai-je demandé.

«Payée!» s'exclama-t-elle. «Ha! Quelle farce! Oh! les pompiers ont été payés, bien sûr. Charlie a reçu son salaire régulier, \$130 par mois, je pense. Pas de temps supplémentaire. Ça n'avait pas encore été inventé. Il avait dû travailler vingt-quatre heures par jour contre cet incendie jusqu'à la fin.»

«Oui, mais toi?» demanda Myrna.

«Ils ne t'ont rien donné?»

«Bien! ils ne savaient pas trop quoi faire de moi. J'étais la femme du garde, voyez-vous. J' imagine qu'ils ont pensé que ça paraîtrait mal de me mettre sur la feuille de paie. Les gens auraient pu jaser. Finalement, ils ont décidé que je devrais avoir quelque chose, ils m'ont remis un chèque de cinq dollars.»

«C'est terrible», fit Mona, stupéfaite. Je m'enfonçais dans mon siège et secouais la tête.

«C'est à peu près ce à quoi je m'attendais et, de toute façon, je le faisais pour Charlie et non pour le service. Charlie et moi, nous avons tout partagé, y compris les épreuves. Ce n'était pas un pique-nique pour lui non plus, par-

fois, mais ça nous rapprochait l'un de l'autre. Je ne regrette rien, même si parfois c'était l'enfer.»

Il n'y avait aucune trace d'amertume dans la voix de Mona pendant qu'elle nous racontait cette histoire, seulement une sorte d'amusement ironique au rappel de ses souvenirs.

«Je me souviens d'avoir acheté une robe avec les cinq dollars. Je l'appelais ma robe de feu. Elle était d'un beau bleu...»

La protection de notre patrimoine mondial

Le patrimoine culturel et naturel d'un pays compte parmi ses biens les plus importants et les plus précieux, biens qui sont en outre irremplaçables. Par conséquent, si une partie en est détruite ou considérablement endommagée, il en résulte une perte grave non seulement pour le pays intéressé, mais aussi pour l'humanité elle-même.

Reconnaissant que la question du patrimoine culturel et naturel mondial transcende les frontières nationales et qu'il faut protéger ce dernier à l'intention des générations futures, 38 pays, dont le Canada, ont ratifié la Convention pour la protection du patrimoine mondial.

L'objectif de la Convention n'est pas de faire obstacle, mais plutôt d'ajouter aux programmes nationaux de conservation du patrimoine. Il prévoit entre autres:

- la formation d'un Comité du patrimoine mondial;
- l'établissement d'une *Liste du patrimoine mondial* regroupant les lieux jugés d'une valeur universelle exceptionnelle de par leurs caractéristiques culturelles et naturelles selon les critères qui seront définis par le *Comité du patrimoine mondial*;
- l'établissement d'une *Liste du patrimoine mondial en péril*;
- la création d'un *Fonds du patrimoine mondial* destiné à venir en aide de diverses façons aux pays signataires de la Convention;
- l'apport, sur demande, d'une aide technique aux pays membres, qui pourra être fournie au besoin par l'entremise de centres régionaux de formation créés à l'intention du personnel professionnel;
- la promotion à l'échelle mondiale de l'importance de la conservation du patrimoine.

La convention définit ainsi le patrimoine culturel et naturel:

• Le patrimoine culturel

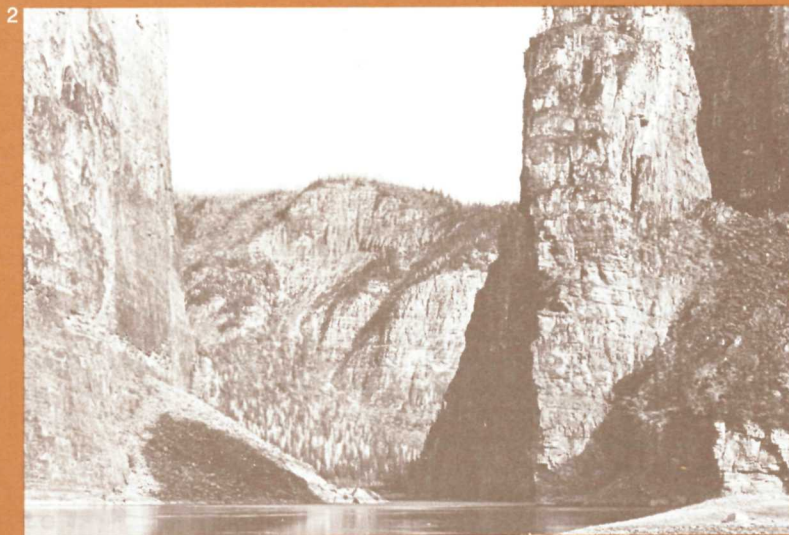
On considère que le patrimoine culturel comprend:

les monuments: œuvres architecturales, de sculpture ou de peinture monumentales, éléments ou structures de caractère archéologique, inscriptions, grottes et groupes d'éléments, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science;

les ensembles: groupes de constructions isolées ou réunies, qui, en raison de leur architecture, de leur unité, ou de leur intégration dans le paysage, ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science;

- 1 L'Anse aux Meadows à Terre-Neuve, emplacement d'une colonie viking où se poursuivent des travaux archéologiques
- 2 Le rocher Pulpit veille à l'entrée de la rivière Nahanni-Sud dans le parc national Nahanni

- 1 L'Anse aux Meadows National Historic Park, Newfoundland
- 2 Pulpit Rock stands silent vigil at the foot of the Gate, South Nahanni River, N.W.T.



les sites: œuvres de l'homme ou œuvres conjuguées de l'homme et de la nature, ainsi que les zones y compris les sites archéologiques qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue historique, esthétique, ethnologique ou anthropologique.

• Le patrimoine naturel

Sont considérés comme faisant partie du patrimoine naturel:

les monuments naturels constitués par des formations physiques et biologiques ou par des groupes de telles formations qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue esthétique ou scientifique;

les formations géologiques et physiologiques et les zones strictement délimitées constituant l'habitat d'espèces animales et végétales menacées, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science ou de la conservation;

les sites naturels ou les zones naturelles strictement délimitées qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science, de la conservation ou de la beauté naturelle.

Le Comité du patrimoine mondial souhaite que la Liste du patrimoine mondial soit assez courte (quelques centaines d'endroits au lieu de quelques milliers) et comprenne des biens culturels ou naturels ayant, sans l'ombre d'un doute, une valeur exceptionnelle selon ses critères.

Tous les biens ou sites inscrits sur la Liste du patrimoine mondial seront identifiés par une plaque qui portera l'em-

blème du patrimoine (emblème dont la conception sera confiée à l'Unesco), le nom du bien ou site et une déclaration expliquant ce qui lui vaut d'être inscrit sur la Liste.

Le Comité du patrimoine mondial, formé de 15 pays membres, dont le Canada, a tenu sa deuxième réunion à Washington en septembre 1978 pour décider des premières nominations de la Liste du patrimoine mondial. Le Canada a proposé la nomination de deux sites, l'un culturel, l'autre naturel:

1. l'Anse aux Meadows, Terre-Neuve: emplacement de la plus ancienne colonie européenne connue au Nouveau-Monde; on y trouve les seules ruines authentifiées d'une colonie viking en Amérique du Nord;

2. le parc national Nahanni, Territoires du Nord-Ouest: ensemble unique de sources chaudes, de chutes élevées, de grands canyons et de grottes exceptionnelles dans une région sauvage intègre.

Que signifie tout ce qui précède pour le Canada? D'abord, il est peu probable que nous ayons plusieurs biens sur la Liste. Parmi les biens qui y seront acceptés, la plupart seront probablement des biens naturels. La difficulté dans la nomination de biens culturels canadiens résidera probablement toujours dans la justification de leur désignation comme biens d'une valeur exceptionnelle (et non simplement d'une importance nationale).

Tous les biens désignés par le Canada sont déjà gardés selon les plus hauts critères internationaux, de sorte que leur nomination n'entraînera pas d'oblige-

tions supplémentaires sauf celle de remettre à l'Unesco un rapport annuel sur leur gestion. Comme le Canada est un pays avancé dans le domaine de la conservation culturelle et naturelle, on lui demandera probablement d'apporter son aide technique et ses conseils pratiques aux pays en voie de développement.

Le fait qu'un bien soit sur la Liste du patrimoine mondial attirera nécessairement vers lui un plus grand nombre de touristes, en provenance du pays même et de l'étranger. Si le bien est fragile à cause de considérations écologiques ou autres, il faudra assurer que les valeurs qui l'ont amené à faire partie de la Liste ne soient pas trop grandement détériorées.

Grâce à la collaboration de Parcs Canada comme principal organisme fédéral impliqué, le Canada a joué un rôle majeur dans la formation de la convention et lors de la récente première réunion à Paris. Nous continuerons à apporter un appui vigoureux au travail. Il ne saurait y avoir de cause plus stimulante que la protection pour les générations futures des biens qui, partout au monde, ont une valeur culturelle ou naturelle exceptionnelle et, à ce titre, font partie du patrimoine mondial.

Traduction d'un texte de Peter H. Bennett, coordonnateur, Liaison et Consultation, Parcs Canada, délégué du Canada au Comité du patrimoine mondial de l'Unesco.

Un regard sur l'histoire

par Madeleine Doyon

Les lecteurs d'un nouveau guide de Parcs Canada sur les parcs et lieux historiques du pays auront le plaisir d'y voir les reproductions d'une vingtaine de dessins à la plume. C'est un artiste assez bien connu au Canada anglais, M. C. William Kettlewell, qui est l'auteur de ces encres.

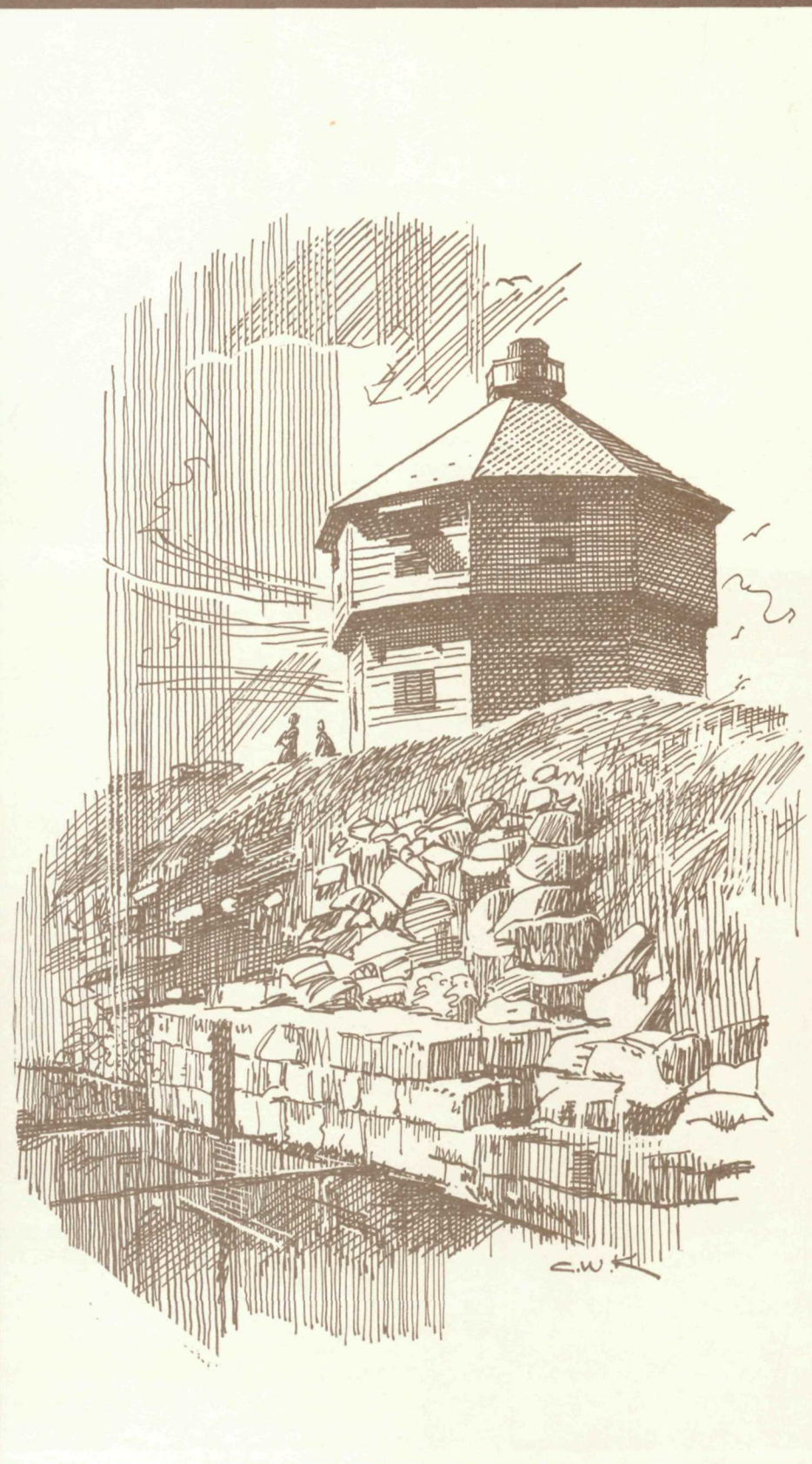
Le guide, qui est publié dans les deux langues et porte en français le titre «Historique», donne un aperçu sur chacun des 56 lieux historiques du réseau. Les dessins viennent animer la présentation de la brochure qui est gratuite, compte 48 pages et amène à fraterniser des lieux aussi différents que l'Anse aux Meadows, à Terre-Neuve, où se sont établis jadis les Vikings, Grand-Pré en Nouvelle-Ecosse, qui rappelle la déportation des Acadiens, et le fort Rodd Hill, ancien poste de défense côtière en Colombie-Britannique.

Leur auteur s'est fait connaître surtout en Ontario pour ses qualités de dessinateur et son intérêt pour l'histoire. Il a illustré pour le gouvernement de cette province plusieurs publications dont le livre du centenaire sur les lieux historiques. Il vient d'être nommé membre du comité consultatif de l'*Ontario Heritage Foundation*.

M. Kettlewell, qui vit maintenant à Toronto, s'est fait connaître aussi pour son amour des chevaux qu'il a peints abondamment. En 1955, il a sculpté une statue équestre pour une piste de course de chevaux, la *Woodbine Raceway*, qui se trouve dans la capitale ontarienne.

Des 22 dessins qui illustrent le guide historique, quelques-uns seulement ont été exécutés d'après nature. Le pays est grand et c'est grâce à des photos surtout que M. Kettlewell a pu reproduire les lieux où revit l'histoire.

On peut se procurer une brochure en adressant sa demande à Guide historique, Parcs Canada, Ottawa K1A 0H4 ou à Parcs Canada, C.P. 10275, Ste-Foy, Québec G1V 4H5.

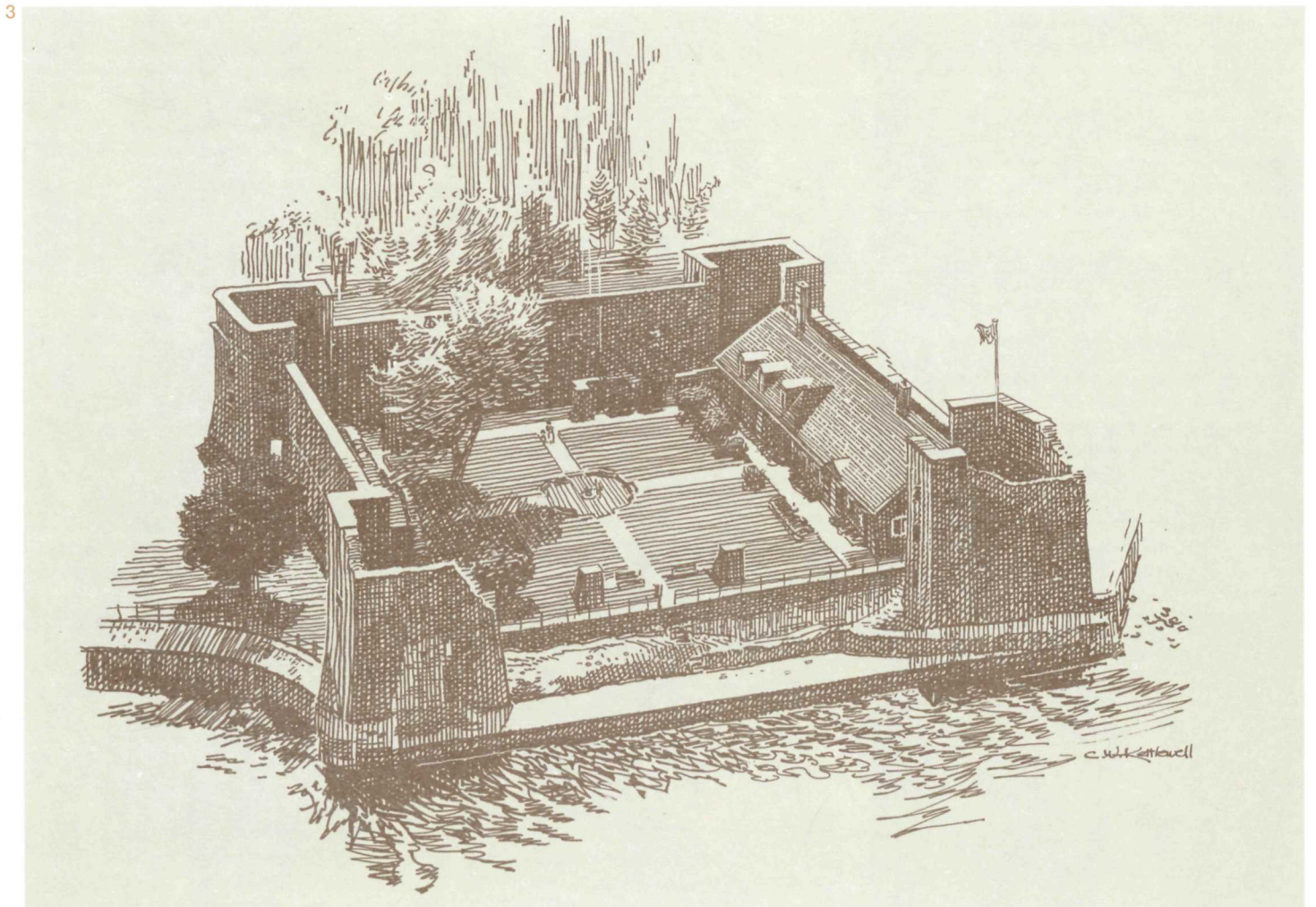
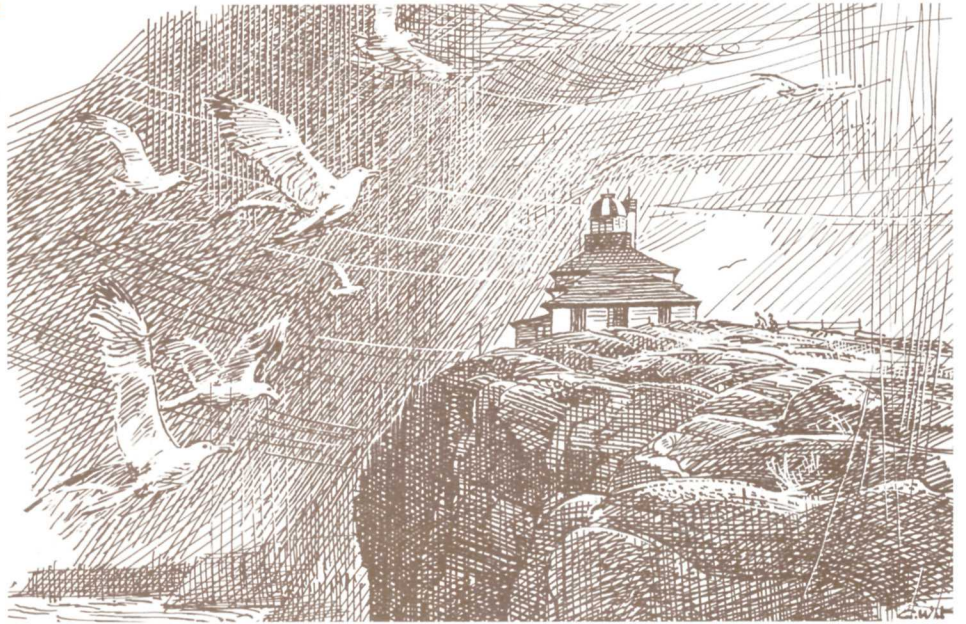


1 Quand les canaux et barrages modernes n'existaient pas, les rapides opposaient un obstacle au transport des marchandises sur le Saint-Laurent. Le premier canal creusé le long du fleuve a été construit au confluent de la rivière Delisle et du Saint-Laurent, en 1779–1780, pour contourner un rapide. Le parc historique national de Coteau-du-Lac au Québec comprend les vestiges de ce canal et un poste militaire britannique qui remonte à la guerre de 1812.

2 Le parc historique du phare du Cap Spear se trouve près de Saint-Jean, à Terre-Neuve. S'ils n'avaient eu que les étoiles pour se guider en venant se mettre à l'abri dans le port de Saint-Jean, les marins du 19^e siècle se seraient souvent perdus dans le brouillard. Les signaux du phare les aidaient.

3 Le parc historique national du fort Chambly se trouve sur la rivière Richelieu au Québec. En 1665, quatre régiments français, sous le commandement du jeune capitaine Jacques de Chambly, remontaient la rivière et construisaient un fort en bois près des rapides, fort que le feu devait détruire en 1702. La construction actuelle en pierre remonte au début du 18^e siècle.

4 Tourelle du bureau de poste et façade du théâtre Palace Grand de Dawson, ville née de la ruée vers l'or et où l'on garde le souvenir de cette épopée. Le bureau de poste et le théâtre sont deux des édifices qui ont été restaurés et ils font partie des lieux historiques du Yukon.



- 1 Coteau-du-lac National Historic Park, Quebec, contains remains of a British military post that dates from the War of 1812 and a canal that was dug by the French 12 years earlier.
- 2 Perched at the easternmost point of North America, Cape Spear Lighthouse, Newfoundland, is one of the oldest surviving lighthouses in Canada. It was in operation from 1896 until 1955.

- 3 Fort Chambly National Historic Park, Quebec. Inside are the remains of store-rooms and living quarters. Displays and audio-visual presentations describe the fort's historic past.
- 4 The Post Office and Palace Grand Theatre, Dawson City, Yukon Territory recall the Gold Rush of 1896 one of the most colourful chapters in Canadian history.

Page centrale : Les écluses de Jones Falls sur le canal Rideau en Ontario.

